Jo Nesbø

Les cafards

L'inspecteur Harry Hole

Thriller

folio policier

Extrait de publication

Jo Nesbø

Les cafards

Une enquête de l'inspecteur Harry Hole

Traduit du norvégien par Alex Fouillet

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

KAKERLAKKENE

© Jo Nesbø et H. Aschehoug & Co, Oslo.
© Gaïa Éditions, 2003, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Né en 1960, d'abord journaliste économique, musicien, auteur interprète et leader de l'un des groupes pop les plus célèbres de Norvège, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire en 1997 avec la sortie de *L'homme chauve-souris*, récompensé par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de Harry Hole, personnage sensible, parfois cynique, profondément blessé, toujours entier et incapable de plier.

Une rumeur dans la communauté norvégienne de Thaïlande voudrait qu'un ambassadeur de Norvège mort dans un accident de circulation à Bangkok au début des années 1960 ait en fait été assassiné dans des circonstances des plus mystérieuses. La rumeur n'a pas été confirmée par le ministère des Affaires étrangères, et le cadavre a été incinéré dès le lendemain, sans que soit réalisée une autopsie officielle.

Aucun des personnages ou des faits décrits dans ce livre ne doit se substituer à des personnages ou des faits réels. Parce que la réalité est bien trop incroyable.

Bangkok, 23 février 1998.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Chapitre 1

Le feu passa au vert, et le rugissement des voitures, des motos et des tuk-tuk s'enfla encore et encore, à tel point que Dim put voir trembler les vitrines du Robertson Department Store. Puis ils se remirent en mouvement, et la vitrine dans laquelle était exposée la robe longue de soie rouge disparut derrière eux, dans l'obscurité vespérale.

Elle voyageait en taxi. Pas en bus surpeuplé ou en tuk-tuk criblé de points de rouille, mais en taxi avec air conditionné et chauffeur qui la fermait. Elle laissa reposer sa nuque sur l'appuie-tête et essaya de se détendre. Pas de problème. Un cyclomoteur partit en trombe, et la fille assise à l'arrière se cramponna à un T-shirt rouge coiffé d'un casque intégral tout en les gratifiant d'un regard vide. Tiens-toi bien, pensa Dim.

Sur Rama IV, le chauffeur se colla derrière un poids lourd qui crachait une fumée de gazole si épaisse et si noire qu'il était impossible de lire son numéro d'immatriculation. Après être passés à travers le système d'air conditionné, les gaz d'échappement étaient refroidis et pratiquement dépourvus

Extrait de la publication

d'odeur. Mais pas totalement. Elle se manifesta en agitant discrètement une main et le chauffeur se dégagea après avoir jeté un coup d'œil dans son rétroviseur. Pas de problème.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Dans la ferme où elle avait grandi, elles étaient six filles. Six de trop, aux dires du père. Elle avait sept ans quand ils s'étaient retrouvés toussant dans la poussière jaune, agitant la main derrière la charrette qui emmenait cahin-caha la sœur aînée le long du chemin vicinal au bord du canal brun. Sa sœur avait avec elle des vêtements propres, un billet de train pour Bangkok et une adresse à Patpong, écrite au dos d'une carte de visite, et elle avait pleuré comme une madeleine bien que Dim eût agité la main tant et si bien qu'elle avait cru que celle-ci allait se décrocher. Leur mère avait caressé la tête de Dim, lui avait dit que ce n'était pas si facile, mais pas si mal non plus. Ainsi la grande sœur n'aurait pas à traîner d'une ferme à l'autre en tant que kwai, comme leur mère l'avait fait avant de se marier. De plus, Miss Wong avait promis de bien prendre soin d'elle. Le père avait hoché la tête, craché son bétel d'entre ses dents noires et ajouté que les farang qu'on trouvait dans les bars payaient bien pour les jeunes filles fraîches.

La partie sur les kwai avait échappé à Dim, mais elle n'avait pas voulu poser de question. Elle savait bien entendu qu'un kwai était un bœuf. À l'instar de la plupart des autres fermiers alentour, ils n'avaient pas les moyens de posséder leur propre bœuf, et en louaient donc un de passage lorsque le temps était venu de labourer les rizières. Plus tard seulement, elle apprit que la fille qui accompagnait ledit bœuf

Extrait de la publication

était également appelée kwai, puisque les services qu'elle rendait venaient en supplément. Telle était la tradition, et elle était heureusement tombée sur un paysan qui voulait l'avoir avant qu'elle ne devînt trop vieille.

Lorsque Dim avait quinze ans, son père était un jour venu vers elle en criant son nom tout en pataugeant à travers la rizière, le soleil dans le dos et le chapeau à la main. Elle n'avait pas répondu immédiatement, mais s'était redressée pour bien regarder les collines vertes qui entouraient la petite exploitation, avait fermé les yeux pour écouter le chant des agamis dans la futaie, et inhalé le parfum des eucalyptus et des arbres à caoutchouc. Elle avait su que c'était son tour.

La première année, elles avaient vécu à quatre filles dans une pièce, partageant tout : couchage, nourriture et vêtements. C'était essentiellement ce dernier point qui importait, car sans jolis vêtements, impossible d'avoir les meilleurs clients. Elle avait appris à danser, appris à sourire, appris à faire la différence entre ceux qui ne venaient que pour s'offrir à boire et ceux qui voulaient s'offrir du sexe. Le père était déjà convenu avec Miss Wong que l'argent devait être envoyé à la maison, de telle sorte qu'elle n'en vît pas beaucoup la couleur durant les premières années ; mais Miss Wong était satisfaite et, le temps aidant, elle en retint un peu plus pour Dim.

Miss Wong avait des raisons d'être satisfaite. Dim ne ménageait pas sa peine, et les clients s'offraient à boire. Miss Wong pouvait se réjouir qu'elle soit encore là, car à deux ou trois reprises, il s'en était fallu

de peu. Un Japonais avait voulu épouser Dim, mais s'était rétracté lorsqu'elle lui avait demandé de l'argent pour le billet d'avion. Un Américain l'avait emmenée à Phuket, avait reporté son retour au pays et lui avait payé une bague de diamants. Elle l'avait mise au clou le lendemain même du départ de l'intéressé.

Certains payaient mal et la priaient de prendre ses cliques et ses claques si elle protestait, d'autres allaient cafarder auprès de Miss Wong si elle ne se pliait pas à tout ce qu'ils voulaient lui faire faire. Ce qu'ils ne comprenaient pas, c'est qu'une fois qu'ils l'avaient libérée de ses obligations au bar, Miss Wong avait ce qu'elle désirait, et Dim était son propre maître. Son propre maître. Elle pensa à la robe rouge qu'elle avait vue dans la vitrine. Sa mère avait eu raison — ce n'était pas facile, mais ce n'était pas si mal non plus.

Et elle était parvenue à conserver ce sourire innocent et ce rire joyeux. C'est ce qu'ils aimaient. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait décroché ce boulot proposé par Wang Lee dans le Thai Rath sous le titre G.R.O. ou « Guest Relation Officer ». Wang Lee était un petit Chinois presque noir qui dirigeait un motel un peu en dehors de la ville, sur Sukhumvit Road, et ses clients étaient en grande majorité des étrangers aux désirs bien particuliers, mais pas au point qu'on ne pût pas les satisfaire. À vrai dire, elle préférait ce qu'elle faisait plutôt que de danser des heures durant au bar. De plus, Wang Lee payait bien. Le seul inconvénient résidait dans le temps de trajet depuis son appartement de Benglaphu.

Extrait de la publication

Fichue circulation ! Elle était paralysée aujourd'hui aussi, et Dim fit signe au chauffeur qu'elle voulait descendre, même si cela signifiait qu'elle devrait traverser six files de voitures pour parvenir au motel, de l'autre côté de la route. L'air s'enroula autour d'elle comme une serviette chaude et mouillée lorsqu'elle descendit du taxi. Elle guetta une ouverture tout en maintenant une main devant sa bouche, consciente que cela ne changeait rien, qu'il n'y avait pas d'autre air à respirer à Bangkok, mais elle échappait au moins à l'odeur.

Elle se glissa entre les voitures, dut s'écarter pour laisser passer un pick-up dont la plate-forme était pleine de garçons en train de siffler et manqua de se faire rectifier les contreforts de ses chaussures par une Toyota sauvage. Puis elle fut arrivée.

Wang Lee leva les yeux lorsqu'elle entra dans le hall d'accueil désert.

« La soirée est calme ? » demanda-t-elle.

Il acquiesça d'un air mauvais. Il y en avait eu un bon paquet ces douze derniers mois.

« Tu as mangé ?

— Oui », mentit-elle. C'était proposé de bon cœur, mais elle n'avait pas envie des nouilles détrempées qu'il cuisinait dans la pièce du fond.

« Il va falloir attendre un peu. Le farang veut d'abord dormir un peu, il appellera lorsqu'il sera prêt.

— Tu sais bien qu'il faut que je sois rentrée au bar avant minuit, Lee », gémit-elle.

Il regarda sa montre.

« Donne-lui une heure. »

Extrait de la publication

Elle haussa les épaules et s'assit. Un an auparavant, il l'aurait sans doute fichue dehors pour s'être exprimée ainsi, mais pour l'heure, il avait cruellement besoin de la moindre rentrée d'argent. Bien sûr, elle pouvait se tirer, mais le long trajet qu'elle avait fait jusqu'au motel l'aurait alors été en pure perte. De plus, elle devait à Lee plus d'un service. Ce n'était pas le pire des maquereaux pour qui elle avait travaillé.

Après avoir écrasé son troisième mégot, elle se rinça la bouche avec l'aigre thé chinois de Lee et se leva pour effectuer une toute dernière vérification de son maquillage, dans le miroir au-dessus du comptoir.

« Je vais aller le réveiller, dit-elle.

— Hmm. Tu as tes patins ? »

Elle brandit sa sacoche.

Le gravier crissa sous ses talons quand elle traversa l'espace ouvert séparant les bâtiments bas du motel. La chambre 120 se trouvait tout au fond ; elle ne vit pas de véhicule à l'extérieur, mais les fenêtres étaient éclairées. Il était donc peut-être réveillé. Une légère brise souleva sa courte jupe, sans apporter de fraîcheur. Elle languissait après la mousson, après la pluie. Tout comme elle languirait, au bout de quelques semaines d'inondations, de rues boueuses et de lessive moisie, après les mois secs et sans vent.

Elle frappa doucement à la porte, la question « What's your name ? » déjà sur les lèvres. Personne ne répondit. Elle frappa derechef et regarda l'heure. Elle aurait certainement pu faire baisser de quelques centaines de bahts le prix de cette robe, si ça avait été chez Robertson. Elle appuya sur la poignée et

Extrait de la publication

constata avec étonnement que la porte n'était pas verrouillée.

Il était étendu sur le lit, à plat ventre, et elle pensa tout d'abord qu'il dormait. Puis elle vit un reflet sur le verre bleu qui ornait le manche du couteau planté dans le veston jaune fluo. Il est malaisé de dire quelle fut la première pensée qui passa en trombe dans sa tête, mais l'une d'elles fut en tout cas qu'elle était venue depuis Benglaphu pour rien. Elle parvint finalement à mobiliser ses cordes vocales. Son cri fut cependant étouffé par le klaxon retentissant d'un semi-remorque au moment où celui-ci fit un écart pour éviter un tuk-tuk inconscient sur Sukhumvit Road.

Chapitre 2

« Nationaltheatret », informa une voix nasillarde et ensommeillée via les haut-parleurs, avant que les portes du tram ne s'ouvrent en claquant, libérant Dagfinn Torhus dans ce matin hivernal rude, froid et tout juste naissant. L'air mordit ses joues fraîchement rasées, et il put voir dans la lueur du parcimonieux éclairage au néon d'Oslo le nuage de condensation qui montait de sa propre bouche.

C'était la première semaine de janvier, et il savait que ça s'améliorerait plus tard dans l'hiver, quand la glace envahirait le fjord et quand l'air se ferait plus sec. Il se mit à remonter Drammensveien, vers le ministère des Affaires étrangères. Quelques taxis esseulés le dépassèrent, mais hormis cela, les rues étaient pratiquement désertes. Mais il est vrai que l'horloge de néon rouge de Gjensidige[1] qui se détachait sur le ciel noir au-dessus du bâtiment vers lequel il se dirigeait n'indiquait que six heures.

Arrivé devant la porte, il sortit sa carte d'accès.

1. Principale compagnie d'assurance norvégienne (N.B. : *gjensidig* = réciproque.) *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Extrait de la publication

« Fonction : Chef de bureau », pouvait-on lire au-dessus d'une photo plus jeune de dix ans d'un Dagfinn Torhus qui fixait l'appareil, le menton projeté en avant et les yeux jetant un regard déterminé à travers des lunettes à monture d'acier. Il passa sa carte dans un lecteur, tapa son code et ouvrit la lourde porte vitrée donnant sur Victoria Terrasse.

Toutes les portes ne s'étaient pas laissé ouvrir avec la même facilité depuis qu'il était entré là près de trois décennies auparavant, à l'âge de vingt-cinq ans. À « l'école des diplomates », qui dispensait ses cours aux futurs employés du ministère des Affaires étrangères, il ne s'était pas glissé sans mal dans le milieu, avec son dialecte lâche de l'Østerdal et son « comportement de rural », comme l'avait observé l'un des gars de Baerum qui faisait partie de la même promo. Les autres étudiants étaient des diplômés de l'École de Sciences politiques, des économistes et des juristes dont les parents étaient eux-mêmes diplômés de l'enseignement supérieur, politiques ou membres de cette noblesse des Affaires étrangères où ils cherchaient à se faire admettre. Il était fils de paysan, titulaire du diplôme de l'École supérieure d'Agriculture d'Ås. Non pas que ça ait signifié grand-chose pour lui, mais il savait que des amis adéquats sont importants quand il est question de sa carrière à venir. Tout en essayant d'assimiler les codes sociaux, Dagfinn Torhus compensait en travaillant d'autant plus dur. En dépit des différences, tous avaient en commun de n'avoir qu'une idée très vague de ce qu'ils voulaient devenir. Tous savaient quelle direction suivre : vers le haut.

Extrait de la publication

Torhus soupira et fit un signe de tête à l'attention du gardien Securitas qui lui glissa ses journaux et une enveloppe sous la vitre.

« D'autres… ? »

Le gardien secoua la tête.

« Le premier, comme d'habitude, Torhus. L'enveloppe vient des transmissions, ils l'ont apportée cette nuit. »

Torhus vit les numéros des étages s'allumer et s'éteindre à mesure que l'ascenseur le hissait dans le bâtiment. Il en était venu à l'idée que chacun des étages symbolisait une période donnée de sa carrière, qu'il passait donc en revue chaque matin.

Le rez-de-chaussée représentait les deux premières années de cours, les longues discussions qui n'engageaient à rien sur la politique et l'histoire, les heures de français qu'il avait vécues comme un calvaire.

Le premier représentait le bureau de commandement. Il avait obtenu Canberra les deux premières années, puis Mexico City pour trois ans. De chouettes villes, en somme, oui, il n'avait pas à se plaindre. Il est vrai qu'il avait présenté Londres ou New York en premier choix, mais il s'agissait d'endroits prestigieux que tous les autres avaient également choisis, et il avait décidé de ne pas nécessairement considérer ça comme un échec.

Au deuxième étage, il était de retour en Norvège, sans les primes d'expatriation et de logement qui avaient permis de vivre dans une relative abondance. Il avait rencontré Berit, elle était tombée enceinte, et lorsqu'il avait été temps de viser un nouveau commandement à l'étranger, le numéro deux

Extrait de la publication

était déjà en route. Berit venait du même quartier que lui, et téléphonait à sa mère tous les soirs. Il avait pris la résolution d'attendre un peu, et en contrepartie travaillait comme un nègre, rédigeait des kilomètres de rapports sur le commerce bilatéral avec les pays en voie de développement, composait des discours pour le ministre des Affaires étrangères et moissonnait sa reconnaissance en gravissant les étages. Nulle part ailleurs dans l'appareil administratif la concurrence n'est mise autant en avant qu'aux Affaires étrangères, où on transige aussi peu avec la hiérarchie. Dagfinn Torhus était allé chaque jour à son bureau comme un soldat au front, il avait gardé la tête baissée, était resté à couvert et avait ouvert le feu chaque fois qu'il prenait quelqu'un sur le vif. Il y avait des tapes sur l'épaule, il savait qu'on « l'avait remarqué », et il avait essayé d'expliquer à Berit qu'il pourrait probablement décrocher Paris ou Londres, mais elle avait regimbé pour la première fois de toute leur vie commune jusque-là sans histoire. Il avait cédé.

Puis ça avait été le troisième étage et davantage de rapports, une secrétaire et un salaire légèrement supérieur, avant de se retrouver en un éclair au service du personnel, au premier. Se voir attribuer un poste au service du personnel représentait d'ailleurs quelque chose de particulier aux Affaires étrangères, c'était habituellement le signal que la voie ascendante était libre. Mais il s'était passé quelque chose. En collaboration avec le bureau de commandement, ils proposaient les candidats intéressés aux différents postes à l'étranger, un travail qui intervenait directement dans le plan de carrière des intéres-

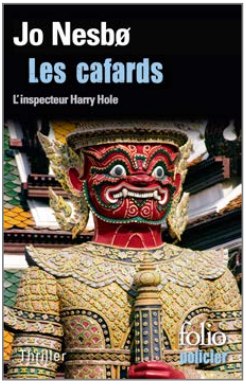
Extrait de la publication

sés. Il avait peut-être apposé sa signature au bas du mauvais commandement, avait mésestimé quelqu'un qui s'en était malgré tout sorti et qui se trouvait dorénavant au-dessus, à un endroit d'où il tirait les fils presque invisibles qui régissaient la vie de Dagfinn Torhus et de tous les autres aux Affaires étrangères. Car l'ambition avait disparu de façon pratiquement imperceptible, et un beau matin, il vit soudain dans le miroir de la salle de bains un chef de bureau menant une vie bien rangée, un influent bureaucrate standard qui ne parviendrait pas à se hisser au quatrième étage, pas avec la courte décennie qu'il lui restait avant que ne sonne l'heure de la retraite. À moins d'une prouesse remarquable, bien entendu. Mais ce genre de prouesse avait généralement l'inconvénient de conduire ou bien à l'avancement, ou bien au renvoi.

Il continua malgré tout comme avant, en essayant de toujours devancer les autres d'une encablure. Premier arrivé au bureau jour après jour, de manière à pouvoir lire les journaux et ses fax dans le calme, et avoir ses conclusions prêtes pour la réunion du matin, alors que les autres en étaient encore à se frotter les yeux pour en chasser le sommeil. C'était comme s'il avait eu l'avidité dans le sang.

Il ouvrit la porte de son bureau et hésita un moment avant de donner de la lumière. Ça aussi, ça avait une histoire, celle d'une lampe frontale. Elle avait malheureusement été éventée, et il savait qu'elle était devenue un classique dans le milieu. De nombreuses années auparavant, l'ambassadeur des États-Unis en fonction à l'époque était venu pour un temps à Oslo, et il avait appelé Torhus un matin, dès

Extrait de la publication



Les cafards
Jo Nesbo

Cette édition électronique du livre
Les cafards de Jo Nesbo
a été réalisée le 07 août 2013
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070447718 - Numéro d'édition : 254491).
Code Sodis : N50107 - ISBN : 9782072451225
Numéro d'édition : 232943.

Extrait de la publication